

## **St-Valère se divertit**

Jusqu'à maintenant, nous vous avons surtout parlé du côté "difficile" de la vie du colon du 19e siècle. Pourtant, ces colons savaient se réjouir et le faisaient volontiers. Outre les fêtes religieuses tels que le jour de l'An, Noël et Pâques, on trouvait toujours une bonne raison pour s'amuser et cela tout au long de l'année.

### **Le "Be"**

Le "be" était d'abord et avant tout un moyen efficace et rapide pour effectuer un travail difficile. Si quelqu'un avait une maison ou une grange à bâtir, si un voisin était malade pendant les semailles ou les récoltes, on réunissait tout le voisinage et le travail était effectué. Pendant la soirée, quand tout était terminé, tous ceux qui avaient participé au "be" restaient réunis et se réjouissaient du travail qu'on avait accompli. Mme Germaine Petit-Leblanc se souvient des "be" d'autrefois:

"On faisait des "be" pour toutes sortes de raisons. Pendant que les hommes travaillaient au "be", les femmes préparaient un baril de bière à l'orge qu'on ouvrait seulement quand le travail était terminé. Quand c'était une bâtisse qui était élevée, nous les femmes, on confectionnait un bouquet de fleurs de papier de soie qu'on accrochait sur la nouvelle bâtisse. Après le copieux repas, c'était le temps de veiller avec les danses et les chansons."

### **Les "Veillées"**

M. Calixte Vigneault nous a parlé des veillées de "rencontres" telles qu'elles étaient il y a environ 60 ans. La description qu'en fait M. Vigneault a bien amusé les auteurs de ce livre, c'est pourquoi nous avons décidé de la partager avec vous:

"Dans ces veillées de rencontres, il y avait souvent une quinzaine de filles pour une trentaine de garçons. L'hôte de la soirée faisait asseoir les filles au salon, tout en laissant une chaise vide à côté de chacune des filles. L'hôte demandait alors à chacune des filles, qui voulaient-elles avoir à leurs côtés? Et celui-ci s'occupait de faire asseoir les garçons selon les goûts des demoiselles. Au cours de la soirée, on faisait déménager les garçons, afin de faire le plus de changements possibles. Quand un garçon voulait rencontrer une fille en particulier, il s'excusait auprès de celui qui était déjà près d'elle et prenait sa place. Il y avait des filles qui avaient beaucoup d'échanges et d'autres qui n'en avaient pas."

## **Une source de plaisir: la rivière**

A cette époque, on s'amusait avec les moyens que la nature nous offrait. Bien sûr, on pouvait s'y baigner pendant la saison chaude, mais l'hiver, elle offrait également plusieurs possibilités.

En premier lieu, elle se transformait en grande patinoire et par beau temps, plusieurs personnes se réunissaient pour faire des balades en patins ou encore pour jouer au hockey. Mais l'activité qui attirait le plus de gens était les courses de chevaux sur glace. Ces courses se déroulaient le dimanche après-midi. Cette course se faisait sur une distance d'environ 1.5 km et une foule de gens se massait tout le long du parcours; il y avait souvent plus de 200 personnes. Les courses étaient annoncées sur le perron de l'église et ceux qui croyaient avoir de bons chevaux avaient l'occasion idéale pour les confronter aux autres.

## **Conclusion**

En guise de conclusion, disons simplement qu'à St-Valère, on savait s'amuser. Les paragraphes précédents ne sont qu'une esquisse des activités pratiquées par nos prédécesseurs. Certains travaux prenaient souvent l'allure d'une petite fête; aller au bleuets ou aux fraises étaient des activités très appréciées.





*Grande parade de la St-Jean Baptiste en 1937*



*Parade de 1937*



*Parade de 1937*



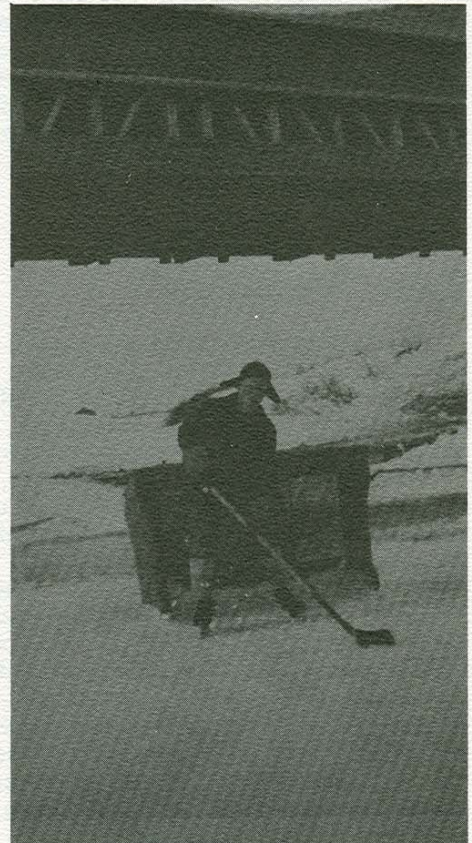
*Le cheval était une source de fierté pour les colons*



*Une autre source de plaisirs: la musique*



*Un moyen de transport un peu spécial. Le conducteur de chèvre; Jacques Landry.*



*Une partie de hockey sur la rivière. Le gardien de but; Samuel Albert*

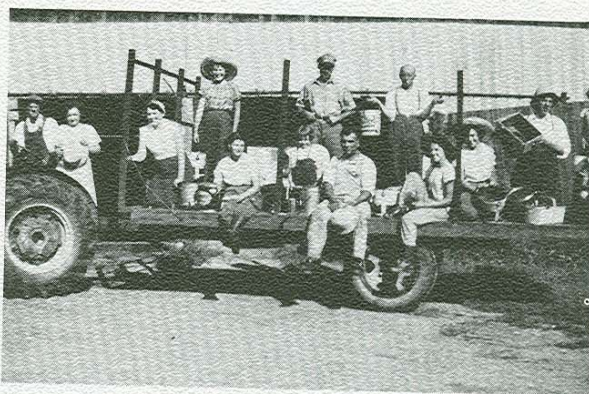




*Cette voiture pour le moins originale fut inventée par Hervé Desaulniers (père d'Armand) à partir d'un modèle Ford 1929 et elle lui servait dans les années 1949. Elle lui servait de voiture de promenade et parfois le docteur de Ste-Clothilde appelait M. Desaulniers pour le conduire auprès des malades, car ce moyen de locomotion était plus rapide que les chevaux. Cette voiture ne possédait pas de système de chauffage et comme le "prestone" n'existait pas encore, il fallait remettre de l'eau chaude avant chaque utilisation. Les lumières sur le dessus de la voiture servaient à être vus de loin pour ne pas effrayer les chevaux.*



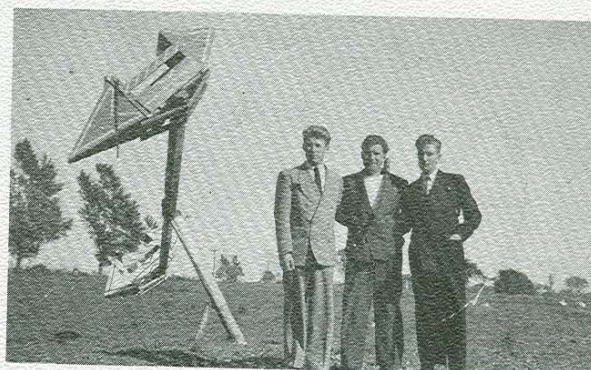
*Un ami de tous les temps: le chien*



*Retour d'une cueillette de bleuets, 1951*



*Une petite promenade en famille*



*Un manège digne d'un grand cirque. Fabriqué par Réal Landry.*





*La patinoire de M. Edmond Bergeron à l'endroit où vit maintenant Florian Landry*



*L'hiver, une source de plaisirs pour les enfants*





*La pêche sur la Bulstrode vers les années 1915. Sur la photo: Monette Bêliveau et Cécile Landry*



*La pêche sur la Bulstrode. Sur la photo: Angéline Prince, Germaine Landry, Cécile Prince, Marie-Anne Landry et Cécile Landry.*





# Les Communications



## La compagnie de téléphone de St-Valère

Au premier temps de la colonie, il n'y avait pas de communications téléphoniques à St-Valère. Ce n'est que le 11 mars 1917, qu'une compagnie de téléphone fut fondée à St-Valère par M. Joseph J. Babineau, par devant le notaire Beauchesne de Victoriaville.

A la session de juin 1917, sur proposition de Misaël Hébert, secondé par Joseph Boisvert, il est résolu d'accorder la permission à la nouvelle compagnie de téléphone de St-Valère, de planter des poteaux le long des chemins de la municipalité; il ne faudrait pas que les poteaux nuisent à personne. Le central téléphonique fut installé à l'arrière de la maison de Lucien Hébert en 1917 et il y resta jusqu'en 1949.

Le premier bureau de direction se composa des directeurs suivants: Calixte Richard, président, Joseph M. Tardif, Joseph J. Babineau, Thomas Thibeault et Eric Piché, Joseph Trudel était le secrétaire trésorier

Les premiers actionnaires furent: Joseph Babineau, Thomas Thibeault, Ulric Thibeault, Calixte Richard, Misaël Hébert, Germain St-Pierre, Alfred Tardif, Philippe Boissonneault, Herménégilde Hamel, Joseph M. Tardif, Joseph H. Tardif, Benjamin Prince, Valère Tardif, Jean-B. Eric Piché, L. Mérialdé Bergeron, Evariste St-Laurent, Edouard Desfossés, Sévère Tardif, Albert Poulette, Joseph Poirier, Napoléon Labbé, Joseph Trudel, Paul Champagne. Tous ces actionnaires sont propriétaires d'une action de \$50.00, on ne loue pas de boîtes.

Dès la première année, on construit la ligne qui relit St-Valère et Victoriaville, par la coupe à Walker puis la ligne du Bois-Francs, celle du 10e rang de Bulstrode, celle du 12e rang, ainsi que celle du 10e rang de Warwick, à l'automne, on continue la ligne de St-Albert jusqu'à la paroisse de St-Clothilde.

A l'assemblée du 18 février 1918, on compte 34 actionnaires présents.

Le 13 mai 1920, Joseph J. Babineau, le fondateur de la cie de téléphone, est nommé président, il le sera jusqu'en 1945.

En 1930, M. Joseph Trudel est remplacé comme secrétaire par M. Calixte Richard, jusqu'en 1946, date où il sera remplacé par Joseph Langlois.

En 1945, M. Albert Poulette, devient président jusqu'en 1949, la cie de téléphone achète une maison au village, appartenant à M. Joseph J. Landry, pour y installer le bureau du central et loger les opérateurs, tels: M. Georges-Emile Vigneault et Mme Anna Rivard.

D'autres présidents se succèdent:

– M. Henri Courtois, 1954;

– René Provencher, 1956;

– Eloi Hébert, 1956;

– Marcel Cloutier, 1960;

La cie de téléphone compte 133 actionnaires. Le dernier président fut M. Jean-Léon Vigneault, de 1963 à 1966.

A cause de grosses réparations que la compagnie devait effectuer aux lignes téléphoniques, la dite compagnie décide de transférer les actions de ses actionnaires, (sur décision de la majorité) à la compagnie de téléphone de Warwick.

Le central ferma définitivement, le 17 janvier 1969 à 14 heures. Par la suite, c'est la compagnie de téléphone de Warwick qui prit la succession et qui instaura le système téléphonique automatique tel qu'on le connaît aujourd'hui.

Hommages à nos fondateurs.

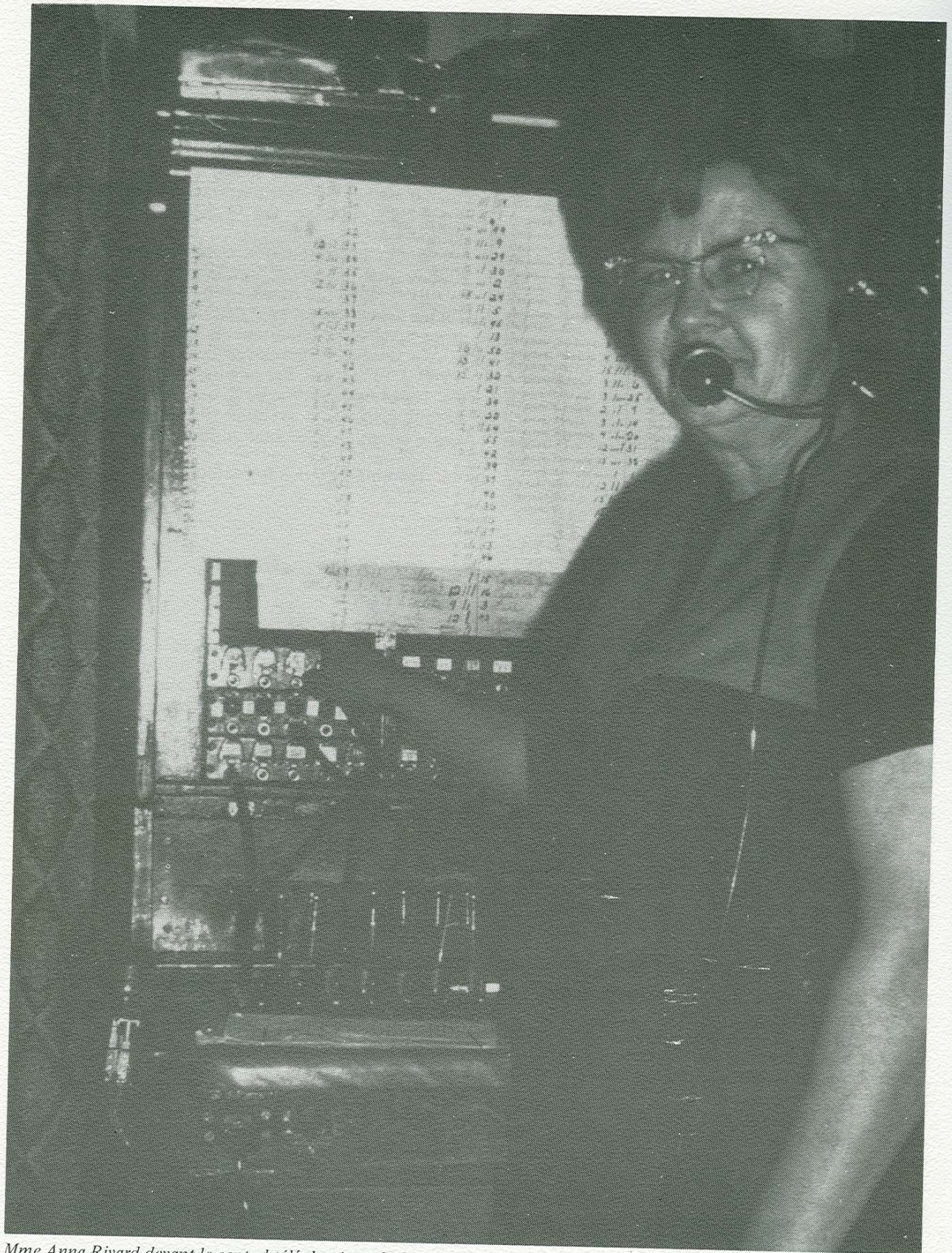
## La radio

La radio fit son apparition à St-Valère vers les années 1935. Certes, ce n'était pas le petit transistor qu'on connaît aujourd'hui, il s'agissait plutôt d'une boîte rudimentaire qui fonctionnait grâce à une grosse pile, puisque la radio fit son apparition avant l'électricité. Cet outil de communication permit aux gens de St-Valère de vivre à l'heure du monde entier, ce qui contribua à leur enrichissement.

## La télévision

Nous n'avons pas réussi à savoir avec certitude qui fut le premier à avoir un poste de télévision, puisque plusieurs l'ont eu à peu près au même moment. Toutefois, le nom qui nous est revenu le plus souvent est celui de Zéphir Labbé. Quand quelqu'un avait un téléviseur, tout le voisinage se réunissait chez lui pour regarder les émissions les plus populaires de l'heure. La télévision a apporté beaucoup de changements dans les moeurs de la population. Au tout début, le téléviseur intriguait beaucoup les gens. On raconte même qu'un citoyen de St-Valère s'endormait avant d'ouvrir son téléviseur parce qu'il croyait que les gens de la télévision le voyait, de la même façon que lui les voyait.





*Mme Anna Rivard devant le central téléphonique de St-Valère*





## Quelques faits



## Un enlèvement dans Bulstrode ou le mythe amérindien

Elie, fils de Dominique Desharnais et de Rose Fortier épousa Luce Sévigny en 1841. Ensemble, ils s'établirent dans le 10<sup>e</sup> rang de Stanfold, tout près de la frontière de Bulstrode. L'année suivante, Luce donna naissance à une petite fille qu'on prénomma Philomène.

Avec la participation de son frère, Elie avait loué une érablière dans le canton de Bulstrode, situé à quelques 20 arpents de chez-lui et non loin de la "Coupe à Walker". Donc, le 14 avril 1846, il se rendit à sa cabane en compagnie de son frère, Luce et la petite Philomène. Vers la fin de la journée, Luce s'en retourna chez-elle, la petite fille par contre, manifesta le désir de passer la nuit à la cabane avec son père et son oncle. Le lendemain matin, les deux hommes partirent ramasser l'eau d'érable, laissant la petite seule à la cabane. A leur retour, ils retrouvèrent la fillette terrifiée. On la pressa alors de questions de tous genres, mais la fillette affirma qu'il ne s'était rien passé. Ils prirent donc la décision de retourner à leur travail. Quand ils revinrent à la cabane, ils constatèrent que la petite fille était disparue. Ils prirent donc le chemin de la maison d'Elie, croyant que Philomène était allée rejoindre sa mère. A leur arrivée, ils apprirent que la fillette n'était pas venue au domicile familial. Croyant que la petite fille s'était perdue dans les bois, on organisa une grande battue qui fut sans succès. Entre-temps, on entendit dire que des "sauvages" avaient été vus près de la rivière Nicolet. On intensifia alors les recherches en parcourant toute la forêt située entre les rivières Nicolet et Bécancour. Toutes ces investigations furent vaines, on ne vit aucune trace de la fillette.

Plus tard, des racontars affirmèrent que certains "sauvages", étrangers aux Abénakis, auraient enlevé une petite fille dans le but de se venger de certaines injustices dont ils auraient été victimes. Toutefois, on ne connaît pas l'endroit où ils ont amené la fillette.

Craignant d'être appréhendés par la justice, les ravisseurs amenèrent Philomène au Saguenay où ils passèrent tout l'été et tout l'hiver. Pendant ce temps, on lui fit subir les pires supplices; on lui arracha les cils et les sourcils et on lui fit brûler les ongles des doigts et des orteils. Afin de lui donner un teint basané propre au peuple amérindien, on lui enduisit le corps de matières grasses et on l'exposa à la fumée d'un bûcher.

Le printemps suivant, ils dredescendirent le St-Maurice jusqu'à Trois-Rivières et de là,

ils traversèrent le fleuve pour se rendre à Bécancour. La surveillance étrange qu'ils exercent face à celle qu'ils prétendent être leur enfant ne tarde pas à éveiller les soupçons des gens de la place. On se souvient alors de l'enlèvement survenu à Bulstrode l'année précédente. On commença à investiguer et lorsqu'on interrogea l'enfant qui s'exprimait en langue amérindienne, on décela un accent qui trahissait son origine. Une jeune fille nommée Hébert qui connaissait bien les amérindiens, projeta de reprendre l'enfant à ses ravisseurs, ce qui fut fait avec l'aide d'un monsieur Larrivière de Bécancour, lorsque le moment propice se présenta. La fillette fut ensuite ramenée à ses parents.

Le bonheur et la quiétude qui régnaient au sein de la famille Desharnais fut de courte durée, puisqu'après trois mois de recherches, les "sauvages" retrouvèrent l'enfant qu'ils avaient perdu. La présence de ces "sauvages" dans Stanfold eut pour effet d'attirer l'attention. Témoins des perquisitions faites autour de sa demeure et craignant un autre enlèvement, Elie cacha sa petite fille du mieux qu'il put. Toutes ces précautions ne lui semblèrent pas suffisantes, car il envoya Philomène dans un couvent de Ste-Croix dans le comté de Lotbinière. Toutefois, les ravisseurs ne s'avouèrent pas vaincus, puisqu'ils retrouvèrent Philomène et ils revendiquèrent auprès des religieuses leurs droits vis-à-vis l'enfant qu'ils disaient leur appartenir. Ils menacèrent même de faire brûler le couvent et il fallut l'intervention des autorités civiles pour les faire déguerpir.

Cette fois, les "sauvages" semblaient vaincus, mais pour plus de sécurité, on prit la décision d'envoyer la fillette à la maison mère de Québec où elle vécut jusqu'à l'âge adulte.

Revenue auprès de ses parents, elle épousa un certain Esdras Beaudet. Elle mourut en 1917, elle était alors âgée de 75 ans.

## Epilogue

Voici les faits tels que racontés par l'abbé Charles-Edouard Mailhot dans son livre "Les Bois-Francs", publié, ne l'oublions pas, au début du siècle. La réalité, elle, diffère probablement un peu. Les multiples rebondissements de cette affaire relèvent du plus pur conte de fée. La descendance de Philomène Desharnais affirme même que leur aïeule ne fut nullement maltraitée lors de son séjour chez les amérindiens.

Alors pourquoi vous raconter cette histoire qui a pris beaucoup d'ampleur au cours des années? Tout simplement parce qu'elle nous permet de mieux comprendre les sentiments que ressentaient nos ancêtres face à ce peuple, dont on ne comprend ni les coutumes, ni la religion. Si l'on se reporte au 19<sup>e</sup> siècle, où tout ce qui n'est pas



catholique relève de la plus pure barbarie, il nous est plus facile de comprendre les sentiments de peur et de mysticisme qui entouraient nos pères quand il était question des amérindiens, qu'on appelait communément les "sauvages". Cette simple appellation en dit long sur la perception qu'on avait de ces gens. Ce peuple était entouré de tant d'obscurité que c'est souvent par lui qu'on expliquait les mystères de la vie. Pour justifier, par exemple, l'arrivée d'un nouveau-né dans la famille, on disait tout simplement aux enfants que "les sauvages étaient passés".

toutefois, de ces sentiments qu'on éprouvait face aux amérindiens sont nés de belles légendes qui contribuaient à agrémenter les longues soirées d'hiver. Celle qui suit nous vient de monsieur Henri Marceau, elle lui fut racontée alors qu'il n'était qu'un jeune enfant:

"Lorsque j'étais enfant, il y avait un vieux monsieur qui venait souvent à la maison et qui racontait toutes sortes d'histoires. Un soir, il nous raconte celle d'une femme qui avait été enlevée par les "sauvages". Après l'avoir enlevée, ces "sauvages" l'ont amenée de l'autre côté du fleuve où elle resta pendant 20 ans. Pendant ce temps, elle épousa un de ses ravisseurs et eut un fils.

Ces gens-là étaient des chasseurs et ils se rendaient régulièrement à Trois-Rivières dans le but de vendre leurs pelleteries. De ces voyages ils ramenaient toutes sortes d'objets et bien sûr de l'argent, mais ces bouts de papier étaient sans intérêt pour eux. Elle amassa donc tout l'argent qu'ils ramenèrent au cours des années. A maintes occasions, elle manifesta le désir de les accompagner afin de pouvoir visiter la ville de Trois-Rivières, ce qui lui fut toujours refusé. Toutefois, un jour, ils finirent par acquiescer à ses demandes et elle partit en compagnie de son mari et de son fils en direction de Trois-Rivières. Une fois sur place, elle les soula tous les deux et repartit vers son ancienne demeure qu'elle n'avait pas vue depuis son enlèvement.

De retour dans sa région d'origine, elle eut quelques difficultés à se retrouver: la forêt avait reculée et les bâtiments avaient changé. Toutefois, elle retrouva son mari qu'elle n'avait pas vu depuis 20 ans. Cet homme, croyant sa femme morte depuis longtemps, s'était remarié, puisque cela était tout à fait légal quand un conjoint était disparu depuis plus de sept ans. Voyant la stupéfaction qui se dessinait sur le visage de son mari, elle lui dit:

— Je ne suis pas venue ici pour mettre le trouble dans ton ménage. J'ai assez d'argent pour vivre sans misère.

Ne sachant que faire, le mari décida de s'en remettre au seul personnage qui pouvait résoudre ce genre de problème: le curé. Il partit donc en compagnie de ses deux femmes afin de régler cette situation équivoque qui le dépassait. Le curé trancha la question et ordonna à l'hom-

me de reprendre sa première épouse, le deuxième mariage perdant toute sa validité avec le retour de la première épouse.

C'est ainsi que celle qui avait vécu loin des siens pendant 20 ans, peut réintégrer le domicile familial. La seconde épouse dut se contenter d'une somme d'argent que sa rivale lui versa pour qu'elle puisse vivre sans misère."

## Odélide Désilets



Cléophas Lachance



Odélide Désilets

Au printemps de l'an 1880, un événement qu'on qualifiait alors de tradédie, allait secouer la douce quiétude des habitants de St-Valère. C'est dans le 10e rang, celui qui relit les villages de St-Valère et de St-Albert que s'est déroulée cette tradédie.

## Les protagonistes

Odélide Désilets: Elle a 21 ans et on la dit plutôt jolie. Elle vit dans le 10e rang, chez ses parents; Luce Camirand et Placide Désilets. C'est une fille sans histoire.

Cléophas Lachance: Tout comme Odélide, il est âgé de 21 ans et il vit chez ses parents, M. et Mme Pierre Lachance. Pour certains, il est sain d'esprit, tandis que pour d'autres, il est quelque peu singulier. Toutefois, il est également sans histoire.

## Les faits

Le 29 mars 1880, Placide Désilets se rend chez son voisin Pierre Lachance. Ce dernier est parti à un encan à Ste-Elisabeth en compagnie de son fils Edouard, Cléophas pour sa part, est demeuré à la maison. Placide converse un moment avec les quelques femmes qui sont réunies chez les Lachance et celles-ci le prie d'inviter Odélide à venir passer l'après-midi en leur compagnie, ce qu'il fait aussitôt rentré chez lui. Empressée d'aller rencontrer les visiteuses qui



sont chez sa voisine, Odélide part tout de suite après dîner avec son tricot sous le bras.

Le lendemain, Odélide n'est pas encore rentrée. Inquiété par ce retard, son père part à sa recherche et il se rend chez les Lachance où on a pas vu Odélide. Accompagné de Pierre et Edouard Lachance, il pousse plus loin ses investigations afin de retrouver sa fille. Odélide Désilets est retrouvée dans un puits à proximité de chez-elle; elle a été assassinée.

Quelques jours après la découverte du corps, les parents de Cléophas firent part à la police de leurs soupçons qui se portaient sur leur fils. Celui-ci fut amené à la prison d'Arthabaska et le 9 avril 1880, soit 11 jours après la mort d'Odélide, il fit cette déclaration:

"Après dîner, je suis parti, sur le chemin, de chez mon père... pour y rencontrer Odélide Désilets, que j'avais vue du grenier de chez mon père; j'ai rencontré Odélide Désilets, vis-à-vis le puits où le meurtre a eu lieu, je lui ai demandé pour l'embrasser, elle m'a refusé; elle m'a repoussé et je me suis relevé, et étant fâché, j'ai sauté sur elle en la frappant avec mes poings, et je l'ai jetée à terre en la tenant par le cou.

"J'ai tiré mon couteau... elle me l'a arraché des mains... Quand elle m'a eu arraché le couteau, je suis parvenu à le lui arracher de nouveau. Je Je l'ai... dardée au cou... Quand je l'ai dardée, c'était vers le milieu du chemin. Je l'ai halée près du puits... C'est alors que j'ai fendu le morceau de bois... J'ai frappé la dite Odélide avec un morceau de bois sur la tempe gauche, vers l'oeil gauche... Je l'ai prise et mise la tête la première dans le puits. J'ai poussé ses jambes sur son corps pour la cacher de la vue... Ensuite, j'ai pris des bouts de planche que j'ai placés au-dessus d'elle dans le puits... Et je suis revenu au puits en courant, deux fois. J'ai regardé chaque fois dans le puits et elle ne remuait point."

## Le procès

Cléophas Lachance fit cette déclaration devant M. Adolphe Bissonnette, connétable de la cité de Montréal, et devant M. Barwin, greffier de la couronne. Son procès débuta le 20 novembre 1880. Le but de la défense n'était pas d'innocenter l'accusé, mais bien de réduire la sentence à une peine minimale. C'est pourquoi, le procureur de l'accusé demanda au jury que les confessions du détenu soient mises de côté. Il commença son plaidoyer dans lequel il entreprit de faire oublier les faits, afin d'amener le jury à prendre sa décision sur la supposée étroitesse d'esprit, dont, selon certains témoins, Cléophas était affligé. La couronne, pour sa part, insista sur le meurtre et surtout sur la cruauté de

celui-ci. Elle affirma même que les témoins produits par la défense n'étaient pas plus intelligents que l'accusé.

Malgré toute la bonne volonté du procureur de l'accusé, le 30 novembre 1880, le jury reconnaissait la culpabilité de Cléophas, et le juge Plamondon le condamnait à la peine de mort par pendaison.

Cléophas fut pendu le 28 janvier 1881. Le lendemain, le journal L'Union des Cantons de L'Est faisait un compte-rendu de la pendaison de la veille, dans un article intitulé "Exécution de Lachance":

"La justice des hommes est enfin satisfaite. Lachance a payé sur l'échafaud son dernier tribut, et la société est vengée du meurtre atroce dont il s'est rendu coupable... Le matin, il prit son déjeuner presque comme d'habitude.

Vers sept heures et trois quarts, le bourreau, vêtu de noir, fit son apparition à la cellule du condamné et procéda à la funèbre cérémonie.

A huit heures, Lachance, précédé du rév. P. Resther et suivi du bourreau, monta sur l'échafaud d'un pas ferme et sûr. Il se plaça sur la trappe fatale et, pendant que l'exécuteur lui plaçait le noeud au cou, le rév. P. Resther adressa quelques mots aux personnes admises à l'exécution... Un sourire, autant de résignation que d'amertume, passa sur le visage du condamné, puis, la trappe s'ouvrant avec fracas, le lança dans l'éternité...

La mort fut instantanée. Un seul mouvement des épaules, dix ou douze secondes après la chute, annonçait que tout était fini. Après la récitation de quelques prières, le corps fut descendu et placé dans une tombe, puis, après l'enquête du coroner, enterré près de la prison, en-dedans des murs.

Une centaine de personnes assistaient à l'exécution, et s'étaient rangées au pied de l'échafaud. Mais au-delà d'un mille se pressaient à l'extérieur sans pouvoir rien voir. On craignait un instant que la foule qui forçait les portes des murs un peu endommagées, ne réussit à s'introduire forcément dans la cour. Un certain nombre, pourvu d'une longue échelle, avait escaladé les murs et se montrait sur le toit du hangar à bois. Le shérif eut toutes les misères du monde à les faire descendre...

Enfin, c'est la première exécution dans notre district, et nous espérons que ce sera la dernière, par l'exemple terrible, mais salutaire, qu'elle procure aux populations."

Il va sans dire que toute la population fut très touchée par ce drame. Partout, on ne parlait que de cela et on se disait volontiers qu'Odélide était une martyre et une sainte. On insistait beaucoup sur l'état de conservation exceptionnel du cadavre. Voici ce qu'en disait un journaliste de cette époque:

"Cette jeune fille a été exposée sans embaulement, dans la maison paternelle pendant



tous les jours de l'enquête (soit 4 jours), conservant son teint naturel, aucune rigidité dans ses membres, aucun signe de décomposition."

A ce sujet, voici ce qu'en dit M. Bissonnette lors de son témoignage au procès:

"L'apparence du corps avait plutôt l'air d'une personne endormie que d'une morte." Cette constatation fut faite le 7 avril 1880, lors de l'exhumation du corps d'Odélide pour fins d'autopsie.

## **Le souvenir d'Odélide**

Encore aujourd'hui, le souvenir d'Odélide se fait très présent dans la population de St-Valère et des environs. Certaines personnes ont manifesté le désir de la faire canoniser. Pour arriver à cela, ils la comparent à Ste-Maria Goretti, qui serait morte de façon similaire. Toutefois, il faut bien dire qu'on retrouve, même au sein du clergé, certaines personnes qui sont sceptiques au sujet de cette canonisation.

## **Conclusion**

La question se pose à savoir ce qu'il reste des familles Désilets et Lachance. Bien sûr, il ne reste aucune descendance directe d'Odélide ni de Cléophas étant donné qu'aucun d'eux n'eut d'enfants. Placide Désilets et sa femme eurent 7 enfants, y compris Odélide, qui s'établirent pour certains à St-Norbert et pour d'autres à Ste-Hélène de Chester. C'est donc dire que l'on retrouve encore plusieurs descendants de la famille Désilets dans les Bois-Francis.

Après ces événements, Pierre Lachance et sa femme (père et mère de Cléophas) s'expatrièrent aux États-Unis. En conséquence, dans le cas de cette famille, les quelques rares descendants qui restent dans la région préfèrent garder le silence à ce sujet.

Pour ceux qui voudraient se remémorer l'histoire d'Odélide de façon plus concrète, il existe des monuments qui peuvent susciter beaucoup d'intérêts, c'est-à-dire: la pierre tombale originale qui est située près de la sacristie de l'église, une nouvelle pierre tombale commémorant le centenaire de la mort d'Odélide, située dans le cimetière paroissial et enfin une statue de Ste-Anne érigée dans le 10e rang, à l'endroit où était située la maison de Placide Désilets, maintenant détruite.



## **Du sang royale dans nos rangs**

À l'heure de la Révolution Française, plusieurs dissidents du nouveau régime, ainsi que certains membres de la famille royale s'expatrièrent au Canada, afin d'échapper aux mains des républicains.

C'est le cas de Jean-Louis Bourbon, fils naturel de Louis XV et par conséquent, oncle de Louis XVI, qu'on retrouve dans la vallée de la rivière Chambly où il pratique l'humble métier d'orfèvre, sous le pseudonyme de Jean-Baptiste Decaraffe afin de pouvoir conserver l'anonymat. Quelques années plus tard, il vint habiter à Bécancour, en compagnie de sa femme Marie-Louise Du Tremble et de ses enfants. Il mourut en 1813 à l'âge de 51 ans et ce n'est que dans les dernières années de sa vie qu'il divulgua sa véritable identité à sa famille. Certains de ses enfants s'établirent aux États-Unis et dans la région de Montréal.

## **Une Bourbon à St-Valère**

Dans les registres paroissiaux de St-Valère, à la date du 24 mai 1882, on retrouve l'acte de sépulture de Louise Le Bourbon, décédée deux jours auparavant dans cette même paroisse.

Parvenue à l'agonie, cette vieille dame qu'on disait alors âgée de 92 ans, fit part de son secret au curé Edouard Brunel qui l'assista pendant les derniers moments de sa vie. L'homme d'église fut sans doute impressionné par l'origine de



sa paroissienne puisqu'il l'inscrivit sous le nom de Le Bourbon dans son registre et ne fit aucunement mention de son nom de fille qui était Decaraffe, pas plus que des noms qui lui furent légués par ses deux maris; Pierre Matton et Louis Boucher qu'elle épousa tous les deux à Bécancour.

## 1918: La grippe espagnole

La grippe espagnole fut sans contredit une des plus triste conséquence de la première guerre mondiale.

C'est au cours des mois de septembre et octobre 1918 que St-Valère fut touché par cette grave maladie. Presque tous les citoyens furent pris de malaises, tels que fièvre et maux de tête et malheureusement, plusieurs d'entre eux en moururent. C'était pratiquement une psychose, personne ne sortait plus, soit pour cause de maladie, ou tout simplement par peur de la contagion. Pour ajouter encore au nuage de tristesse qui planait sur St-Valère, ce fut un automne pluvieux où le soleil se fit d'une grande rareté.

Afin de bien vous démontrer l'ampleur de cette tragédie, disons seulement qu'il y eut 52 décès durant l'année, dont 25 durant le seul mois d'octobre, ce qui équivaut à une moyenne annuelle des décès de cette époque. Souvent, le service funéraire n'était chanté que 3 ou 4 jours après le décès. Parfois, toute la famille était atteinte et il ne restait personne ou presque pour s'occuper de l'enterrement. M. Calixte Vigneault nous raconte une anecdote à ce sujet:

"Quand la fille d'Edouard Desfossés est morte, ils ont amené le corps à l'église, ils ont chanté un Libéra et ils l'ont enterré tout de suite. C'était un vieux de 85 ans qui la portait, car il n'y avait que lui qui n'était pas malade."

Mme Germaine Petit Leblanc se souvient bien de cette période qui fut sans nul doute la plus difficile de sa vie. Voici ce qu'elle en dit:

"Je me souviens très bien de la grippe espagnole, j'avais alors 18 ans et j'étais déjà mariée. La mort frappa ma famille à plusieurs reprises. Tout d'abord, il y eut une de mes soeurs qui mourut le 29 septembre, soit le jour de mon anniversaire, le 2 octobre, ce fut le tour d'une autre de mes soeurs et ma mère la suivit le lendemain. Je fus moi-même victime de cette maladie, j'étais très malade, mais je n'ai pas pris le lit, car mon mari, lui-même atteint, était à l'agonie. J'avais très peur, car j'étais enceinte enceinte de 7 mois et cette maladie était particulièrement fatale chez les femmes dans cet

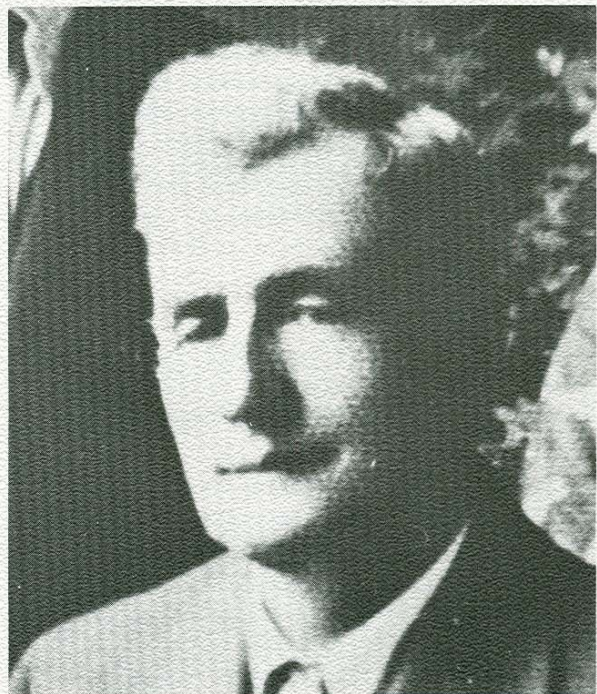
état, mes deux soeurs étaient toutes deux enceintes lorsqu'elles sont décédées. Quand M. le curé est venu administrer mon mari, je lui ai fait part de mes craintes, il m'a alors dit de ne pas m'en faire, que j'avais connu assez de misères et que ni mon bébé, ni mon mari ne décèderaient. Ce bébé est toujours en vie, et mon mari ne décéda que bien des années plus tard.

Quand quelqu'un mourrait, on recouvrait le corps d'une couverture et on le mettait dans une tombe aussitôt que celle-ci était arrivée. Dans le 8e rang, c'était M. Fortunat Boisvert qui confectionnait les tombes, et c'est M. Babineau qui allait les reconduire au cimetière dans une grande "barouche". Quand il alla reconduire le corps de ma mère, il ne put traverser le pont de la rivière Noire à cause des pluies diluviennes qui étaient tombées les jours précédents. Ne voulant pas ramener le corps à la maison, il le laissa dans une grange abandonné, non-loin du pont. Elle y resta pendant 2 jours et c'est un monsieur dont j'oublie le nom ainsi que son fils de 10 ans, qui allèrent chercher ma mère pour la faire enterrer.

Je connais cette histoire depuis seulement deux ans. Le jeune garçon de 10 ans est devenu le beau-père de mon petit-fils et c'est ainsi que j'ai appris cette histoire au cours d'une réunion de famille. J'avoue que je suis bien contente que cela me fut caché à cette époque.

La grippe espagnole, ça été très dur. Je ne vivrai jamais assez vieille pour oublier ça."

## Le 6 octobre 1935





Le texte qui va suivre, ne prétend pas être la vérité absolue. Il ne s'agit que de la description des faits tels que décrits dans le procès de Gérard Blouin.

12.30

Joseph Tardif, 67 ans, cultivateur dans le 10e rang de Warwick, revient de la grand'messe, en compagnie de son fils, Josaphat et de son employé, Arthur Fortin. Il formule le projet de se rendre à l'assemblée politique prévue pour l'après-midi au collège de Victoriaville. Josaphat veut bien le conduire, puisqu'il doit passer par là.

Gérard Gouin, 25 ans, originaire de Ste-Clothilde et vivant chez son patron, Welly Charest, dîne en compagnie de celui-ci. Charest demande à Gouin s'il a des projets pour l'après-midi, celui-ci lui répond que non.

13.15

Joseph Tardif part pour Victoriaville avec son fils qui possède une automobile, il a \$148.00 en poche. Rendus sur place, Josaphat laisse son père ainsi que quelques autres personnes devant un petit restaurant. Le rendez-vous pour le retour est fixé à 16.45 hres. Avant de se rendre à l'assemblée politique, Joseph se rend chez quelques amis où il prend quelques verres.

15.00

Joseph Tardif est aperçu par un témoin, dans la cour du collège, seul, accoté sur une clôture. Il semble être ivre ou malade. A ce moment-là, un camion est venue, et son chauffeur, Gérard Gouin, a embarqué Joseph dans son camion. Il ne le connaît pas, puisque c'est le témoin qui lui dit son nom et son adresse.

15.15

Gérard Gouin se rend chez Jean-Baptiste Desjardins, pour acheter de la bière, mais il ne peut en acheter, puisqu'il n'a pas d'argent et qu'on ne fait pas de crédit. Pendant ce temps, Joseph demeure dans le camion, où il discute avec les passants qui affirment qu'il était saoul. Gouin repart.

16.00

Gouin revient chez Desjardins et cette fois-ci, il a de l'argent. Il achète 3 bières de marque "black horse". Encore une fois, Tardif reste dans le camion.

16.30

Le camion de J.W. Charest est aperçu dans le 9e rang (rang qui réunit St-Valère à St-Albert). A bord, il y a deux passagers, et le camion roule à toute vitesse. Mais une fois passé le bout de chemin sans maisons, le même camion est identifié, mais cette fois, il n'y a qu'une seule personne à bord.

18.00

Gouin retourne encore chez Desjardins, cette fois-ci, il est en compagnie d'Arthur Hamel où il achète six bouteilles de bière, sur place, il a essayé de trouver quelqu'un qui pourrait le conduire à Notre-Dame de Ham, mais sans succès.

21.00

Gouin retourne chez son patron Charest, en compagnie de Hermann Charest et Joseph Croteau. Il a demandé à Charest de lui régler son salaire, mais le patron soutient qu'il ne lui doit rien. A ce moment-là, Gouin a sorti une liasse de billets (environ \$85.00) qu'il a montré à Charest. Il a ensuite fait ses valises en disant qu'il partait pour Montréal.

21.30

Gouin part pour Montréal avec Hermann Charest et Joseph Croteau pour faire un transport de vaches. Le lendemain, il fait des achats de toutes sortes et revient à Ste-Clothilde chez ses parents.

Lundi 7 octobre

6.30

En se rendant au travail, Samuel Normand du 9e rang découvre une bouteille de bière qu'il jette dans le champs, dans le but de la reprendre le soir à son retour.

15.15

En revenant du travail, Samuel enjambe le fossé, pour aller chercher sa bouteille de bière. Au fond du fossé, il découvre un cadavre gisant face contre terre, le visage immergé dans l'eau. On alerte le curé, ainsi que le légiste. Le corps est identifié comme étant celui de Joseph Tardif.

23.30

Wellie Charest part de Victoriaville pour Montréal, pour faire un voyage de routine. A Ste-Clothilde, il prend Gouin comme convenu et il part avec lui. Quelques minutes plus tard, soit vers 1 heure du matin; le camion de Charest est intercepté par la police et Gouin est conduit à la prison d'Arthabaska.

5 décembre 1935: début du procès de Gérard Gouin

Le médecin légiste, après autopsie, révèle que Joseph Tardif est mort par noyade et que le cadavre avait une ecchymose sur la tempe gauche. A l'examen des vêtements, on retrouve tous les effets personnels de Tardif, mais aucun billets de banque.

La couronne tenta de démontrer par divers témoignages, que Gouin n'avait pas de raison de passer dans le 9e rang pour se rendre à la résidence de Joseph Tardif. Les divers témoins habitants dans ce rang, furent unanimes à dire que le chemin de terre était dans un tel état, qu'il était ardu pour une voiture quel qu'elle



soit de s'aventurer dans ce chemin vaseux, d'autant plus que la grande route, gravellée sur toute sa longueur, était sans aucun doute, le chemin le plus court et le plus sécuritaire.

9 décembre 1935

Gouin est reconnu comme étant coupable du meurtre de Joseph Tardif et le juge A. Stein, le condamne à être pendu dans la cour de la prison d'Arthabaska.

6 avril 1936

Exécution de la sentence.

P.S. Il est à noter qu'il n'y a eu que 2 pendaisons dans le district judiciaire d'Arthabaska, soit celles de Cléophas Lachance et Gérard Gouin.

## **Le grand feu de 1941**

A l'automne 1941, un feu de "plé" (c'est-à-dire la terre noire qui brûle), fit des ravages dans le 8e rang de St-Valère. Le feu débuta dans la route de la rivière Noire et un grand vent le poussa dans le 8e rang vers les bâtiments de Téléphore Petit et Jos Leblanc. Mme Germaine Petit Leblanc se souvient:

"C'était pendant la nuit! on entendait comme une bourrasque de vent et on voyait le feu qui tourbillonnait. On a réveillé les enfants, on a mis tout ce qu'on avait dans un chariot à foin et on est parti dans le sens contraire du vent.

Notre maison n'a pas brûlé, mais les vitres des fenêtres étaient tellement chaudes qu'on était incapable d'y toucher avec nos mains, alors je me suis recommandée à Notre-Dame du Cap et j'ai pris des feuilles de l'annales que j'ai plantées par terre tout le tour de la maison. Les feuilles ont brûlé à moitié, mais le feu ne les a pas traversées.

Il y a une dame Boisvert qui a pris son bébé de trois mois et qui est partie dans le sens contraire du vent. Son mari l'a cherchée et il l'a retrouvée le lendemain, assise sur un tas de roches; elle pleurait.

C'était très triste, on voyait passer beaucoup de gens avec chariots, des gens qui abandonnaient tout, pour échapper au feu."

Pour sa part, M. Valère Martel nous raconte ceci:

"Il y avait des tisons poussés par le vent qui se propageaient d'une maison à l'autre.

Chez M. Arthur Dureau, pensant protéger leurs effets, ils les jetèrent dans le puits, toutefois, cette mesure s'avéra inefficace puisque le puits qui était en bois, ne fut pas épargné de l'élément destructeur.

M. Jules Boisvert, curé de St-Rosaire, se rendit chez Aurèle Jean et fit le tour de la maison en faisant des signes de croix et dit: "Le feu n'ira pas plus loin". Le feu cessa d'avancer."

Environ 40 bâtiments brûlèrent cette nuit-là, mais la terre continua de brûler pendant 2 semaines.

Afin d'aider la population, l'armée est venue creuser des tranchées pour empêcher la progression du feu. Pour sa part, la Croix-Rouge fournit aux sinistrés, divers effets de premières nécessités.

Le feu laissa sur son passage des trous d'une superficie allant de 6 à 10 pieds de profondeur et 20 pieds de diamètre. Des "bee" furent organisés et on recommença à neuf.

### **Voici une liste de ceux qui ont eu des bâtiments incendiés:**

Ecole

Fromagerie

Alfred Martel (maison, grange)

Alexandre Jackson (grange)

Ulric Boisvert (maison, grange)

Joseph Boisvert (maison, grange, gare)

Pierre Comeau (maison, grange)

Simone Deshaies (maison, grange)

Arthur Dureau (maison, grange)

M. Rheault (maison, grange)

Lorenzo Comeau (maison, grange)

Antonio Rheault (maison, grange)

M. Deshaies (grange)

Freddy Comeau (maison, grange)

Lucien Jackson (grange)

M. Cloutier (grange)

Jos Leblanc (grange)

Armand Martel (maison)

M. Boislard (maison, grange)

## **L'histoire de Raymond Constant**

En 1963, survint un autre drame qui est, et restera longtemps gravé dans la mémoire des gens de St-Valère. Ce fut la disparition du jeune Raymond Constant, 12 ans, fils de M. Mme Onil Constant.

Le samedi matin, 2 novembre, Raymond partit étendre des collets à lièvre dans le bois, face à son domicile. Il lui arrivait souvent d'aller à la



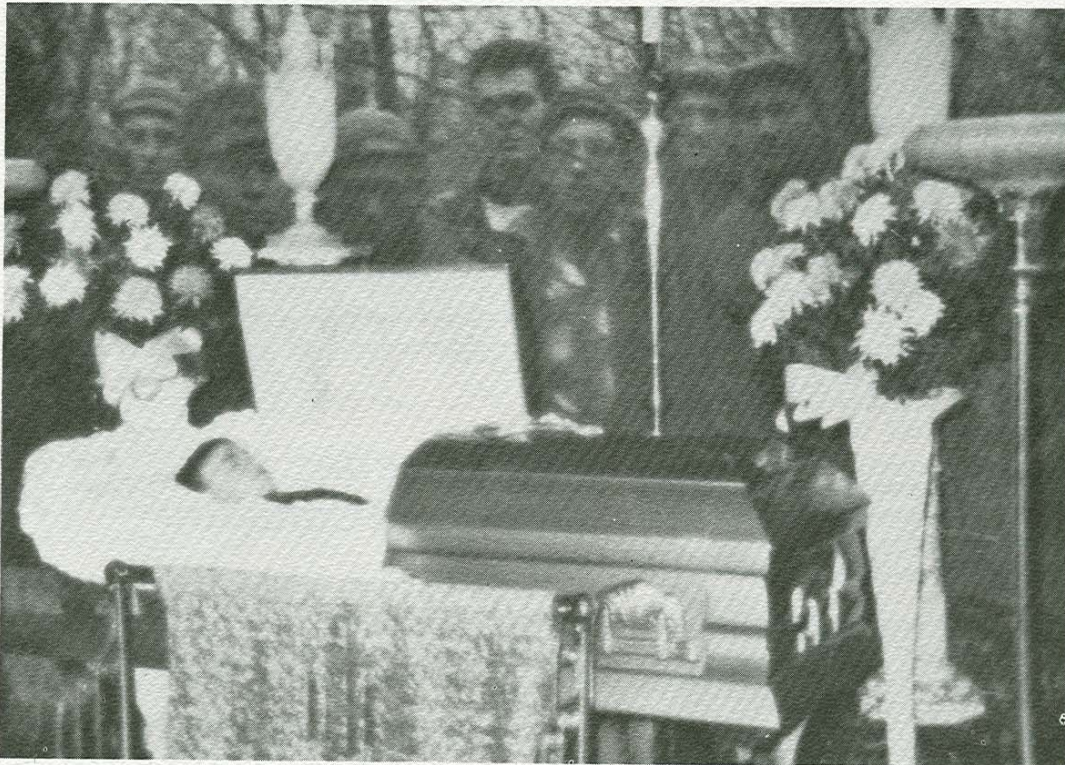
chasse, soit seul ou avec son père, qui l'avait initié à ce sport, dès l'âge de 4 ans. La neige se mit à tomber dans l'après-midi et se transforma en tempête avec un vent violent dans la soirée. Les parents très inquiets vers six heures, demandèrent l'aide de quelques voisins, afin de fouiller les endroits où il aurait pu se reposer en attendant de l'aide. Les recherches durèrent toute la nuit, ce n'est que le lendemain midi que la radio locale lançait un appel à tous les bénévoles désireux de donner un coup de main aux recherches. Plus de 4,000 bénévoles d'un peu partout dans la région avec l'aide de l'armée canadienne fouillèrent les bois environnants, des marchands de la ville de Victoriaville fournirent des victuailles et des médicaments gratuitement, d'autres cuisinèrent et soignèrent, durant tout le temps que durèrent les recherches.

Ce n'est que le samedi suivant, soit le 9 novembre vers 3h20 qu'une équipe de chercheurs, le retrouvèrent, sans vie, face contre terre, sur un lit de branchages qu'il s'était con-

fectionné, on retrouva, dispersés ça et là, sa carabine, son veston et sa casquette. Il aurait tenté de donner l'éveil avec sa carabine de calibre 410, puisque celle-ci était vidée de son contenu. Il était à environ 1 mille 1/2 de chez lui.

L'équipe de chercheurs qui le retrouvèrent se composait de André Vigneault de St-Valère, chef de la patrouille, ses coéquipiers, Denis Hébert, Marcel Arseneault et Bruno Landry du même endroit, André Gagnon de Warwick, Paul-Emile Gaudet et Lucien Gagnon de St-Rosaire, René Genest, Benoit Béliveau, Rodolphe Provencher et Ange-Aimé Deshaies de St-Sylvère de Nicolet. Ils durent attendre jusqu'à 8h30, l'arrivée de la police provinciale. A cause de la grande noirceur et du trajet presque impraticable par endroit, le corps fut retiré des bois vers les 9h45 du soir.

Tous ceux qui de près ou de loin, qu'ils soient de St-Valère ou d'ailleurs, qui contribuèrent à ces recherches tout au long de la semaine, ont eu droit à la reconnaissance populaire.



*Raymond et l'équipe qui l'a retrouvé*





# Organismes



## **L'Union Catholique des Cultivateurs**

Le Cercle de l'U.C.C. fut fondé en 1926 par M. le curé Joseph Beauchemin: au début, le cercle comptait 46 membres.

Le premier bureau de direction se composait comme suit:

Président: M. Arthur Bergeron  
Vice-président: M. Sévère Tardif  
Secrétaire: M. Joseph Poirier  
Directeurs: M. Fortunat Boisvert  
          M. Calixte Cloutier  
          M. Eugène Leduc  
          M. Oliva Raymond  
          M. Félix Bergeron.

Les membres se réunissaient chaque mois pour étudier leurs problèmes agricoles. Des forums s'organisaient et des assemblées se tinrent dans les rangs, dans les écoles. Vers les années 1945-1948, le mouvement s'est transformé en Syndicat de l'U.C.C.

### **Liste des présidents**

1926 Arthur Bergeron  
1928 Alphonse Vigneault  
1930 Jean-Baptiste Arseneault  
1937 Roméo Houle  
1941 Edgar Piché  
1943 Calixte Vigneault  
1945 Armand Bergeron  
1951 André Desruisseaux  
1955 Armand Bergeron  
1966-1967 Armand Desruisseaux, président au moment de la fondation du Syndicat des producteurs de lait.  
1977 Directeur du secteur du Syndicat des producteurs de lait.

### **Secrétaires**

Joseph Poirier  
Onésime Desfossés  
Maurice Desharnais  
Joseph Langlois  
Jean-Marie Vigneault  
Jean-Léon Vigneault

Le secteur actuel du Syndicat des producteurs de lait de St-Valère est compris de 4 paroisses environnantes. Les directeurs élus qui résident à St-Valère sont: Marcel Lévesque, Marcel Normand, Michel Fortier. Marcel Lévesque est aussi vice-président du Syndicat des producteurs de lait.

Région Nicolet: Benoit Normand est depuis plusieurs années, président du Syndicat des producteurs de bois.

A tous ceux qui ont succédé aux différents conseils, nous leur offrons notre profonde gratitude. C'est un témoignage d'amour et de reconnaissance que nous voulons rendre à nos membres.

A toutes et à tous, un heureux 125<sup>e</sup> anniversaire.

Thérèse D. Vigneault



# MFC

La Fondation des Dames de Ste-Anne a eu lieu en l'année 1935, après un triduum prêché par les Révérends Pères Rédemptoristes.

- De l'année 1935 à 1956, furent présidentes: Mesdames Alphonse D. Vigneault, Rodolphe Vigneault. Secrétaires: Mesdames Rosaire Lupien, Onésime Desfossés, Wellie Desruisseaux.
- En 1956, nouvelle direction, Mme Lucien Leblanc fut nommée présidente, Mme Wellie Desruisseaux demeure toujours secrétaire. En cette année-là, notre congrégation est affiliée à la fédération diocésaine et aussi affiliée à l'archiconfrérie de Ste-Anne-de-Beaupré.
- En 1959, Mme Eloi Tardif devint présidente, Mme Gaston Bourassa, secrétaire. En 1961, Mme Donat Girouard est présidente, Mme Gaston Bourassa garde son poste de secrétaire.

En l'année 1965, dans un congrès des dames de Ste-Anne, on décide de changer l'appellation pour y passer aux mots MFC. Dans la même année, Mme Charles Hébert vient faire sa part comme présidente, Mme Benjamin Vigneault est secrétaire. En 1975, Mme René Lévesque accepte d'être présidente, dont le terme dura 8 ans; accompagnée de sa secrétaire, Mme Elphège Proulx. Mme Madeleine Desruisseaux, présidente, accompagnée de sa secrétaire, Mme Olivette Fournier, termine leur terme avec l'année du 125<sup>e</sup> anniversaire. Au début de ces années, 71 dames adhéraient au mouvement, nous avons voulu en conserver la tradition, encore 71 font partie du MFC.

La devise suit les années: Servir l'église, servir la famille, servir la paroisse.

Le MFC vous souhaite un joyeux 125<sup>ième</sup> anniversaire.

**Madeleine Desruisseaux,**  
*présidente*





## Le Cercle des Fermières

### Présidentes



Mme Anna Poirier Vigneault  
1937-1939



Germaine Tardif, sec. trés.  
1937-1976



### Cours de forme de chapeaux (1942)

Assises: Le professeur, Jeanne-D'Arc Landry, Georgette Bergeron, Rita Lupien. Debout: Marie-Rose Vigneault, Angèle Hébert, Juliette Champagne. Arrière: Mlle Desharnais, Mme Yvonne Landry, Mme Antonio Tardif, Mme Rosaire Lupien, Valérie Poulette, Mme Marie-Jeanne Binette, Mlle Massé, Mme Marie-Anne Bergeron et Mme Germaine Carignan.



Mme Edgar Piché  
1939-1941



Audina Piché  
1941-1944



Marie-Rose Vigneault  
1944-1956



Pauline Vigneault  
1956-1958



Mme Roland Garand  
1958-1960



Thérèse Poirier  
1960-1962 1963-1964



Rollande Hébert  
1962-1963



Yolande Tardif  
Landry 1964-1965



Lucie Hébert  
1965-1966  
1973-1974



Rachel Boisvert  
1966-1969



Thérèse D. Vigneault  
1969-1971

Le Cercle des Fermières a été fondé dans notre paroisse en 1937.

Mme Poirier Vigneault, présidente.  
Mlle Germaine Tardif, secrétaire.  
M. le curé Ludger Lavigne, aumônier.

Au début, le cercle groupa une quarantaine de Dames et Demoiselles. Dès l'automne, un cours post-scolaire est organisé; par la suite, des cours de filage, couture, tissage, forme de chapeau. Le cercle possède deux métiers à tisser, un de 45 pouces et un autre de 90 pouces; un extracteur de jus de tomates et un égraineur à blé d'Inde.

Le 29 novembre 1945, à la demande de Mgr. Lafortune, le Cercle des Fermières est transformé en Cercle de l'Union Catholique des Fermières (U.C.F.)

Le cercle tient 10 réunions par année, elles sont consacrées à l'étude religieuse et sociale. Les membres assistent au Congrès diocésain, aux retraites sociales, aux réunions de secteurs.

Les dames de l'U.C.F.R. sont toujours là pour seconder M. le curé dans les organisations paroissiales: pour les parents, la fête des Pères, la fête des Mères, pour les enfants, la Ste-Catherine et le dépouillement de l'arbre de Noël. Et en 1966...



## ...A.F.E.A.S.

Le 22 septembre 1966, l'Union Catholique des Fermières (U.C.F.) 1937, les Cercles d'Économie domestique (C.E.D.) 1945, l'U.C. des Femmes rurales (U.C.F.R.) 1961, se fusionnent et l'association s'appellera désormais, l'Association Féminine d'Éducation et d'Action sociale. (A.F.E.A.S.).

Elle regroupe les personnes intéressées à la promotion de la femme; éduque les membres à leurs responsabilités et les engage à faire face aux exigences de la famille et de la société; veut réaliser une action sociale en vue de la promotion de la femme et l'amélioration de la société, selon l'esprit de la doctrine sociale de l'Église; se présente dans la société comme corps intermédiaire entre l'État et l'individu; sans but lucratif.

A chaque réunion, un sujet d'étude est présenté aux membres, tels: valeur du travail de la femme au foyer; sa place dans la famille, la société, dans l'Église, son autonomie, ses goûts.

Thèmes de l'année: Réagir aux changements; Prends toute ta place; Partenaire pour bâtir l'avenir; Réfléchir... agir (1985-1986)

### Présidentes



Lise Vigneault  
1974-1975



Raymonde Boissonneault  
1975-1978



Madeleine Normand  
1978-1981



Gisèle Germain  
1981-1983

### Secrétaires-trésorrières



Nicole Fournier  
1976-1977



Monique Girouard  
1977-1982



Sylvie Landry  
1982



Lucie Germain  
1982-1984



Marcelle Levasseur  
1984-



Madeleine Desruisseaux, recrutement  
Olivette Fournier, entraide  
Thérèse D. Vigneault, finance-organisation  
Cécilia Boisvert, artisanat-culture



Conseil d'administration et  
bloc éducation 1985-1986

Irène Houle, cons. adj. formation  
Pauline Hamel, cons. action sociale  
Monique Gosselin, cons. recherche  
Madeleine Normand, prés. formation  
Carmelle Lévesque, vice-prés. sujet d'étude  
Marcelle Levasseur, secrétaire trés. publicité.



## **Caisse Populaire St-Valère**

Le 9 février 1937, la paroisse St-Valère, après 76 ans d'existence, se dotait d'une caisse populaire. Le mouvement Desjardins était déjà en action depuis 37 ans, puisqu'Alphonse Desjardins avait fondé à Lévis, en 1900, la première caisse populaire en Amérique.

Comme c'était la coutume du temps, la caisse populaire St-Valère a été fondée dans une maison privée, en l'occurrence, la résidence de M. Rosaire Lupien, dont il occupa le poste de secrétaire gérant pendant 12 ans.

Par la suite, Charles et Monique Hébert emménagent en 1948, dans cette maison où se trouvait le local de la caisse populaire. On offre donc à Monique, le poste de gérant. Sans hésitation, elle accepte.

Mais en 1948, une femme ne pouvait pas gérer une affaire; la loi disait que la femme mariée était considérée comme mineure, Monique ne pouvait donc pas être gérante de la caisse. C'est à Charles, son mari, que revient le titre officiel, mais c'est Monique qui occupe officieusement le poste. Et c'est pendant 36 ans, que par leur expérience et leur disponibilité, ils ont contribué au développement de notre caisse.

Nous avons retracé quelques faits et statistiques réels:

Saviez-vous que...

- Après 2 années d'opérations (1939), les bénéfiques nets étaient de \$22.00, répartis comme suit: \$7.00 avoir-propre, et \$15.00 pour rémunéré le gérant pour les deux années de travail accompli.
- Après 5 années d'opérations (1942): un patrimoine de \$40.44.
- Et ce n'est que 9 ans après la fondation (1945) que la caisse pouvait se permettre de fixer un salaire pour le gérant et, me dit-on, très modeste pour le travail accompli.
- En décembre 1948: 153 sociétaires pour un actif de \$48,000.00.
- En 1985, 775 sociétaires pour un actif de \$3,700,000.00.

Pendant ces 49 années d'existence, le hasard a voulu qu'il y ait équivalence, tant qu'au nombre de présidents et de gérants élus. Ce sont respectivement, au niveau des présidents: MM. Sévère Tardif (1937-1951), Armand Bergeron (1951-1974) et Jean-Marc Vigneault (1974-...).

Au niveau des secrétaires: MM. Rosaire Lupien, Yvon Leblanc, Charles Hébert et Eméric Bergeron.

Au niveau des gérants: M. Rosaire Lupien (1937-1948), Mme Monique Gagné Hébert (1948-1985) et M. Yvon Lévesque (1985-...). Si les présidents, les secrétaires, les gérants ont été au nombre de "3", les employés à la caisse sont également au nombre de "3"!

Evidemment, au fil des ans, un bon nombre de paroissiens se sont impliqués en tant que dirigeants conseils.

Reconnaissance au comité organisateur des fêtes, gens du milieu qui ont mis en commun leurs talents, leurs travaux pour donner à la paroisse un souffle nouveau pour des lendemains féconds.

A l'occasion de ce 125<sup>e</sup> anniversaire de fondation de la paroisse, c'est avec fierté que nous rendons hommage et remercions les fondateurs, les dirigeants et employés, et surtout, tous ceux qui croient que dans la coopérative, chacun a sa place quel que soit son avoir!

"LA COOPERATION, RESSOURCE DU PROGRES".





*Local actuel inauguré en janvier 1974.*



*Conseil d'administration: André Desruisseaux, Eméric Bergeron, Raymonde B. Boissonneault, Jean-Marc Vigneault, président, Michel Savoie.*



*Commission de crédit: Jacques Fournier, Jean-Léon Vigneault, Jean-Guy Hébert.*



*Conseil de surveillance: Rollande F. Hébert, présidente, Denis Lemieux.*



*Employés: Jacinthe H. Savoie, Yvon Lévesque, directeur, Louise P. Bourassa.*



## Jeunes Agriculteurs

Le 12 décembre 1933, M. l'abbé Georges Pinard, vicaire, invite les jeunes gens à former une association. A la première réunion, le 23 janvier 1934, 67 jeunes répondent à l'appel et forment le cercle de l'A.C.J.C. (Association Catholique de la Jeunesse Canadienne). Ordre du jour de chaque réunion: Prière, leçon de catéchisme, lecture de l'Évangile, conférence par un jeune sur un sujet agricole, un autre sujet d'étude, tel que: Arithmétique, Histoire du Canada, la prière et l'Hymne nationale: "O Canada". Direction: Lucien Hébert, président; Armand Bergeron, vice-président; Gérard Hébert, secrétaire. En 1934, les jeunes suivent les cours à domicile de l'U.C.C.

Le 19 mars 1935, l'A.C.J.C. devient le Cercle des Jeunes Agriculteurs à la suite de la conférence de l'agronome D. Fortin; 40 jeunes s'inscrivent. Nouvelle direction: Roger Landry, Marcel Hébert, Maurice Landry. Le 24 septembre 1935, grande fête pour toute la paroisse. M. Lucien Brûlé est décoré de la médaille d'or du mérite agricole (sur 3,000 jeunes concurrents). Par M. Jean-Chs. Magnan, agronome; il reçut une bourse lui permettant de suivre un cours à l'École d'agriculture. Novembre 1935, l'A.C.J.C. et C.J.A. ne forment qu'un seul groupe. Le 24 mai 1936, Fête de Dollard Des Ormeaux. Travaux présentés: a) Notre histoire canadienne française depuis la découverte du pays, par Gérard Hébert. b) La vie des champs en comparaison de celle des villes, par Calixte Vigneault. c) Le sens de l'économie chez les jeunes, par Lucien Hamel. d) Nos traditions, notre langue et nos droits, par Roger Landry. e) L'histoire de la paroisse de St-Valère, par Germaine Piché.

Concours sur la culture du chou de Siam: Jean-Louis Piché; médaille d'or et une bourse; Maurice Landry, médaille de bronze. Mars 1937, les trois associations de jeunes sont groupés sous une même direction, J.A.C.; Roger Landry, Calixte Vigneault et Gérard Hébert, Maurice Desharnais, directeur du C.J.A., Elphège Proulx, directeur du C.J.E. Maurice Landry, médaillé d'or du concours juvénile, reçoit une bourse et suivra un cours à l'école d'agriculture de Ste-Martine. En 1944, les jeunes de St-Valère gagnent les trophées au concours sur l'électrification rurale. M. Jean-Paul Landry, grand prix à l'exposition de Québec pour son arracheuse à choux de Siam. En 1951, Mlles Pauline Landry et Armande Hébert sont grandes gagnantes au concours national de la pomme de terre, à Toronto. Trois jeunes gagnent au cours d'électrification rurale donné par la Shawinigan W. & P.: Julien Vigneault, Florian et Jacqueline Bergeron. En 1954, les jeunes font partie de l'A.J.R. Depuis ce temps, les voyages d'études sont remplacés par une journée champêtre où tous les jeunes des Bois-Francs et de Nicolet se réunissent pour travailler, étudier, et se récréer. Messieurs les agronomes M.J.-Vincent Lanouette et M. Fernand Martel dirigent les jeunes.



Le 18 avril 1937, partie de sucre à la cabane de M. Henri Courtois, avec le vicaire Gauthier.